

## Fondation phénoménologique et analyse conceptuelle

Denis Seron (FNRS, Université de Liège)

In : J. Farges & D. Pradelle (éds.), *Husserl : Phénoménologie et Fondements des sciences*, Hermann, 2019, p. 45-62.

Selon une lecture classique, la philosophie « analytique » s'oppose à la philosophie continentale de style « phénoménologique » comme le concept ou le langage s'opposent à l'expérience, l'analyse conceptuelle à la description des données de la conscience phénoménale. Sans être fausse, cette lecture, cependant, révèle rapidement ses limites. Outre qu'elle correspond à une étape dépassée de l'histoire de la philosophie analytique, certains auteurs ont aussi fait valoir, à l'inverse, qu'il existait une continuité significative entre les deux traditions sur la question de l'analyse conceptuelle<sup>1</sup>. L'objectif de la présente contribution est d'apporter quelques éléments en faveur de cette idée, en partant d'un ouvrage qu'on tient généralement pour fondateur de la tradition dite « phénoménologique », à savoir la première édition des *Recherches logiques* de Husserl.

Je défendrai principalement deux idées. D'abord, l'avancée propre des *Recherches* ne réside en aucun sens dans leur platonisme logique d'inspiration bolzaniennne, mais dans l'idée d'une « fondation phénoménologique » de la logique. Cette première idée réclamera une discussion approfondie de l'argumentation générale des *Recherches*. Ensuite, je suggérerai que cette fondation phénoménologique est une certaine forme d'analyse conceptuelle — d'où l'on peut conclure que l'avancée propre des *Recherches* a quelque chose à voir avec l'idée d'analyse conceptuelle.

### Trois contresens

À quelques (notables) exceptions près<sup>2</sup>, la lecture dominante des *Recherches logiques* est déterminée en profondeur par trois hypothèses interprétatives qui me paraissent fausses. Ces hypothèses portent sur les expressions « psychologisme logique » et « antipsychologisme

logique ». Sommairement, la lecture courante associe à la notion husserlienne de psychologisme logique les trois thèses suivantes :

(P1) Le psychologisme logique affirme que la logique est une discipline pratique — un « art de penser ».

(P2) Le psychologisme logique prétend fonder la logique dans la psychologie.

(P3) Le psychologisme logique affirme la dépendance des objets logiques envers les objets mentaux.

À l'opposé, l'antipsychologisme logique de Husserl dans les *Recherches* consisterait à nier ces trois thèses et à leur substituer les suivantes :

(H1) La logique est une discipline théorique et non pratique.

(H2) La logique n'est pas fondée dans la psychologie.

(H3) Les objets logiques sont ontologiquement indépendants (séparables) des objets mentaux (platonisme logique).

Husserl a-t-il vraiment défendu les thèses H1-H3 et rejeté les thèses P1-P3 ? Mon ambition dans les pages qui suivent est de montrer ceci : aucune des thèses de la série P1-P3 n'est rejetée — du moins sous cette forme — dans la première édition des *Recherches* ; aucune des thèses H1-H3 n'y est défendue ; toutes les thèses P1-P3 y sont défendues. Autrement dit, si l'on devait chercher ci-dessus des thèses effectivement défendues par Husserl en 1900-1901, il faudrait se tourner vers la première liste et non la seconde. Ce qui ne signifie pas que sa position serait « psychologue », mais plutôt qu'une interprétation courante de l'antipsychologisme husserlien doit être corrigée et affinée.

Passons en revue les trois couples de thèses ci-dessus, en remettant le détail à plus tard. Je me limite, en un premier temps, à quelques arguments suffisamment suggestifs.

Le premier couple de thèses (P1/H1) stipule qu'à la différence du psychologue logique, qui tient la logique pour une discipline pratique, Husserl la tient pour une discipline théorique et non pratique. Cette interprétation de Husserl est contredite, sans l'ombre d'un doute, par le

§ 11 des *Prolégomènes*, d'ailleurs conservé tel quel dans la deuxième édition. Husserl y définit univoquement la logique comme étant *normative* et même *pratique*. Si la logique est présupposée par les sciences, c'est précisément parce qu'elle est, fondamentalement, une discipline qui s'intéresse au devoir-être et non à l'être, c'est-à-dire une discipline qui prescrit comment on doit juger, inférer, expérimenter, supputer, justifier, etc., si l'on veut être un « bon » scientifique, et inversement ce qu'il est interdit de faire sous peine d'être un « mauvais » scientifique. La logique est à ce titre, comme l'affirme expressément Husserl à la fin du paragraphe, une « technologie de la science » (*Kunstlehre der Wissenschaft*)<sup>3</sup>.

D'après la deuxième opposition (P2/H2), le désaccord tiendrait au fait qu'à la différence du psychologue, Husserl jugerait impossible une fondation psychologique de la logique. Là encore, il est facile de trouver des arguments textuels contraires. Le projet philosophique des *Recherches* est tout entier et expressément un projet de fondation de la logique, plus précisément un projet de « fondation épistémologique ou encore phénoménologique de la logique pure » (*erkenntnistheoretische, bzw. phänomenologische Grundlegung der reinen Logik*)<sup>4</sup>. Or, la première édition identifie expressément la phénoménologie à la psychologie descriptive. D'où l'on peut conclure que la fondation phénoménologique de la logique préconisée par Husserl est aussi bien une fondation *psychologique* de la logique.

C'est d'ailleurs ce que reconnaît explicitement la suite du même passage où Husserl en appelle à une fondation phénoménologique : la logique est bien fondée dans la psychologie, mais cette fondation est telle qu'elle ne remet pas en cause l'indépendance des lois logiques relativement aux lois psychologiques :

La phénoménologie est la psychologie descriptive. Donc la critique de la connaissance est essentiellement psychologie, ou du moins on ne peut l'édifier que sur le sol de la psychologie. Si donc la logique pure repose aussi sur la psychologie, à quoi bon toute cette querelle contre le psychologisme ? (...) La nécessité d'une *telle* fondation psychologique de la logique pure, à savoir d'une fondation rigoureusement descriptive, ne peut nous induire en erreur sur l'indépendance mutuelle des deux *sciences*, de la logique et de la psychologie<sup>5</sup>.

C'est également ce qu'affirme, non moins explicitement, la recension de Palágyi de 1902 :

On voit que mon combat contre le psychologisme n'est nullement un combat contre la fondation psychologique de la méthodologie logique ou contre la clarification psychologico-descriptive de l'origine des concepts logiques, mais seulement un combat contre une position épistémologique qui a sans doute eu aussi une influence très néfaste sur la manière dont on traite la logique<sup>6</sup>.

Il y a incontestablement un sens à dire que, pour Husserl, la logique ne peut pas être fondée psychologiquement. Il y a aussi un sens à considérer que, déjà dans la première édition, phénoménologie et psychologie ne sont pas purement et simplement identiques. Mais l'idée,

ici, est que la thèse psychologue doit être plus contraignante si on veut l'opposer à la thèse de Husserl.

Le troisième et dernier couple de thèses (P3/H3) — les objets logiques sont dépendants/independants des objets mentaux — est selon moi le contresens le plus grave et irrécupérable des trois. Les développements qui suivent suggéreront que la lecture platoniste des *Prolégomènes* n'est pas seulement fautive, mais qu'elle passe aussi complètement à côté du message philosophique des *Recherches* dans leur ensemble. D'abord, comme on l'a souvent constaté en tentant en vain de surmonter le problème, elle rend inintelligible le lien entre les *Prolégomènes* et les six *Recherches* qui suivent. Ensuite, elle nous fait manquer ce qui, précisément, fait la nouveauté et la fécondité de la conception des *Recherches* par comparaison avec celles de Bolzano ou de Frege. Le projet de Husserl, qu'il présente lui-même comme inédit, est un projet de fondation phénoménologique de la logique objective de style bolzanien. Or — c'est là tout le paradoxe des *Recherches* — un tel projet semble inconcevable sur la base d'un platonisme logique de style bolzanien, et s'accorder mieux avec une ontologie d'allure aristotélicienne. En vue de faire comprendre ce point, je développerai l'idée qu'*affirmer l'autonomie des lois logiques envers les lois psychologiques (antipsychologisme logique), ce n'est pas la même chose qu'affirmer l'indépendance — la séparabilité — des objets logiques envers les objets mentaux (platonisme logique)*. D'après moi, Husserl a effectivement défendu la première thèse, mais rejeté la seconde.

## La structure argumentative des *Recherches*

Commençons par récapituler, schématiquement, la ligne argumentative de la première édition des *Recherches logiques*, en la ramenant, quelque peu artificiellement, à sept étapes ou thèses successives. Le point de départ est la thèse des *Prolégomènes* mentionnée ci-dessus :

(1) La logique est une discipline normative et, plus spécialement, pratique.

Pour une part importante, la logique — en tant que « théorie de la science » — nous dit non pas comment sont les sciences, mais comment elles doivent être ; non pas comment les scientifiques s'y prennent *in facto* pour élaborer des théories, mais comment ils doivent s'y prendre pour que leurs théories soient de « bonnes » théories. À suivre la première hypothèse

interprétative plus haut, cette thèse est déjà « psychologiste », l'argument étant que les règles normatives et pratiques de la logique ainsi conçue s'appliquent à des actes mentaux (affirmer ou nier une proposition, inférer, etc.). Mais je ne pense pas qu'elle soit suffisante pour qu'il y ait psychologisme. Comme Husserl s'en explique clairement au § 34 de la 1<sup>re</sup> *Recherche*, si la logique est bien une théorie des significations et si le logicien a donc pour tâche d'objectiver les significations *in specie*, cette objectivation des significations n'est elle-même possible qu'au moyen d'un « acte de pensée réflexif »<sup>7</sup>. Pour Husserl, la logique est essentiellement une science *réflexive* — tout comme l'est aussi la psychologie.

L'étape suivante est le *nervus demonstrandi* conditionnant toute l'argumentation de Husserl dans les *Recherches*. Il s'agit de la thèse suivante, développée aux §§ 14 à 16 des *Prolégomènes* :

(2) Toute discipline normative est fondée dans une discipline théorique.

En d'autres termes, toute discipline normative « doit posséder un contenu théorique séparable de toute idée de normation (*Normierung*), de devoir-être (*des Sollens*) »<sup>8</sup>. Cette thèse vaut à plus forte raison pour toute discipline pratique, puisque Husserl voit dans les disciplines pratiques — les technologies — des cas particuliers de disciplines normatives.

Husserl a donné une démonstration de cette thèse au § 14 des *Prolégomènes*, dont la fonction est centrale dans l'économie des *Recherches*. Je ne commenterai pas ici cette démonstration, qui est par ailleurs bien connue<sup>9</sup>. Rappelons seulement qu'elle ne remet nullement en cause le caractère normatif de la logique. Le seul résultat de cette démonstration est plutôt d'établir que toute proposition normative est *soit* une proposition qui est en réalité théorique, à savoir ce que Husserl appelle une « norme fondamentale », *soit* une proposition véritablement normative mais qui est fondée dans une proposition théorique, à savoir dans une norme fondamentale. Comme les disciplines normatives et théoriques sont des tous composés de propositions, on peut en inférer que toute discipline normative est fondée dans une discipline théorique, au sens où elle doit renfermer un certain nombre de propositions théoriques qui la fondent.

Cette dernière conclusion doit valoir également pour la logique, à laquelle il faudra donc attribuer un « contenu théorique » distinct et fondateur. Ce qui nous amène à la vraie question des *Prolégomènes*, qui n'est pas de savoir si la logique est théorique ou normative, mais de

savoir de quelle nature doivent être les propositions théoriques à la base de la logique, sachant qu'elle est d'abord une discipline normative.

Or il y a deux réponses possibles à cette question, que Husserl qualifie respectivement d'« empiriste » et d'« idéaliste ». La première réponse, empiriste, consiste à dire que le contenu théorique de la logique n'est pas lui-même de nature logique, mais qu'il doit venir d'autres sciences et, plus spécialement, des sciences empiriques. C'est ici qu'il est pour la première fois question de psychologisme logique. Celui-ci, strictement parlant, est la conception suivant laquelle la logique trouve son fondement théorique dans la psychologie empirique. L'autre réponse possible, idéaliste, consiste à dire que le contenu théorique de la logique ne peut être issu d'aucune autre science et qu'il doit lui-même appartenir à la logique. Bref, il existe une logique *purement théorique*, une « logique pure » au sens de Kant, qui est « entièrement indépendante » des autres sciences<sup>10</sup>, non issue d'une science empirique, intégralement apriorique. Il s'agit donc de défendre l'idée que la logique comme technologie est fondée dans la logique comme « logique pure », ou encore qu'« une science théorique *propre*, une logique “pure” est au fondement de toute logique conçue comme une technologie »<sup>11</sup>. C'est ce deuxième terme de l'alternative, à savoir la réponse idéaliste, que choisit Husserl, rejoignant les positions de Kant, de Herbart, de Lotze et de Bolzano. Sa thèse peut être formulée comme suit :

(3) La logique normative ou pratique est fondée dans une logique pure.

Si l'on s'arrête ici, le résultat est une philosophie de la logique qui n'ajoute rien, du moins sur l'essentiel, à celle de Bolzano (telle que la lit Husserl). Mais pour Husserl, précisément, *ce n'est pas suffisant*. D'une part, Husserl a montré que la logique pratique devait être fondée dans une « logique pure », dans une logique purement théorique qui est celle de Bolzano. Mais d'autre part, comme je l'ai déjà suggéré, la grande nouveauté, avec les *Recherches*, est que cette fondation est elle-même jugée provisoire et incomplète. L'objectivisme sémantique est insuffisant et

(4) la logique pure a encore besoin d'une fondation phénoménologique ou descriptive.

Tel est, littéralement, le sens même du « retour aux choses mêmes » préconisé dans l'introduction au second volume des *Recherches*. Le retour aux choses mêmes consiste à faire retour aux sources intuitives qui sont au fondement des lois et concepts logiques :

Les concepts logiques comme unités de pensée valides doivent avoir leur origine dans l'intuition. (...) Autrement dit : nous ne voulons en aucun cas nous satisfaire de « simples mots », c'est-à-dire d'une simple compréhension verbale symbolique. Des significations qui ne sont vivifiées — si même c'est le cas — que par des intuitions impropres, diffuses, éloignées, ne peuvent nous satisfaire. Nous voulons retourner « aux choses mêmes » (*auf die „Sachen selbst“ zurückgehen*)<sup>12</sup>.

Le logicien ne peut pas se satisfaire de la pensée symbolique, il a besoin d'intuitions qui lui donnent ses objets. L'antipsychologisme logique de Husserl répond, en ce sens, à une évidente exigence empiriste, bien que cette exigence empiriste soit par ailleurs distincte de l'empirisme logique strict qui est rejeté dans les *Prolégomènes*. Partant, toute la question va être de savoir comment satisfaire cette exigence empiriste — au sens large — sans retomber dans l'empirisme strict, c'est-à-dire sans fonder la logique pure — qui n'est pas empirique — dans une science empirique. En vue de résoudre cette apparente antinomie, Husserl va procéder en plusieurs étapes qui résultent, pour l'essentiel, d'abord d'une conception déterminée des relations de dépendance ontologique (3<sup>e</sup> *Recherche*), ensuite d'une conception déterminée de l'abstraction (2<sup>e</sup> *Recherche*), enfin d'une conception déterminée du contenu intentionnel (5<sup>e</sup> *Recherche*).

Pour commencer, Husserl souscrit à une conception sommairement aristotélicienne des universaux qu'on qualifierait aujourd'hui de « réalisme modéré ». La thèse est qu'il existe des objets généraux, des *abstracta*, qui sont de véritables objets, par exemple des nombres, des concepts, des propositions, et que ces objets généraux se caractérisent essentiellement par leur dépendance ontologique envers des objets individuels. Un objet général est nécessairement un moment abstrait d'un *concretum* individuel.

Husserl adhère à l'objectivisme sémantique bolzanien, supposant que les objets de la logique sont des objets généraux. La logique pure est une vraie théorie et elle a comme telle de vrais objets, à savoir tout ce que Husserl rassemble sous le titre générique de « signification » : propositions, parties de propositions (significations propres, concepts, significations syncatégorématiques) et systèmes de propositions (théories). Ces objets sont des objets généraux qui, comme tels, doivent être ontologiquement inséparables d'objets individuels. Ce qui suggère qu'en définitive, comme l'a bien montré Barry Smith<sup>13</sup>, l'objectivisme sémantique de Husserl dans les *Recherches* est plutôt un aristotélisme logique qu'un platonisme logique : il n'y a pas place, dans les *Recherches*, pour des objets généraux

séparables.

Maintenant, à supposer que les propositions soient effectivement des objets inséparables, la question est de savoir de quoi elles sont inséparables. Dans quels objets individuels les objets logiques sont-ils « fondés » (*fundiert*) ? En apparence, la réponse de Husserl est proche de celle des psychologues :

(5) Les propositions sont des moments abstraits d'actes mentaux d'un certain type.

Comme Husserl le déclare plus précisément, les propositions sont des « espèces (*Spezies*) de jugements », c'est-à-dire des objets généraux qui sont des parties abstraites de jugements. Les propositions, pourrait-on dire, sont ontologiquement réductibles à des *propriétés* de certains actes mentaux. L'idée d'une réalisation psychologique de la proposition — ou plus largement du contenu intentionnel —, c'est-à-dire sa caractérisation comme propriété de l'acte mental, est le fondement même de l'approche intentionaliste de Husserl. Son avantage est d'identifier la charge ontologique du langage intentionnel : l'affirmation qu'un acte mental donné représente tel ou tel objet n'engage aucune autre existence que celle de l'acte lui-même<sup>14</sup>. Il est surprenant que Husserl n'ait pas développé plus longuement cette thèse, qui est au cœur des *Recherches*. On en trouve trois formulations plus claires, dans la 1<sup>re</sup> *Recherche*, la recension de Palágyi et la 5<sup>e</sup> *Recherche*. Dans les deux premiers passages, Husserl assimile purement et simplement le cas de la proposition à celui de la rougeur d'une chose rouge : la signification — et donc à plus forte raison la proposition, qui est un cas particulier de signification — est à l'acte mental ce que la propriété d'être rouge est au substrat individuel qui est rouge, par exemple à une bande de papier rouge<sup>15</sup>.

Le troisième passage développe la même idée de manière encore plus frappante :

Aux significations correspondent, comme à toutes les unités idéales, des possibilités réelles et éventuellement des effectivités ; aux significations *in specie* correspondent les actes du signifier, et les significations ne sont rien d'autre que les caractères d'actes de ceux-ci, saisis idéalement (*jene sind nichts anderes als die ideal gefaßten Aktcharaktere dieser*)<sup>16</sup>.

Le point important est que « les significations ne sont rien d'autre que les caractères d'actes de ceux-ci, saisis idéalement ». Si nous nous demandons quel genre de propriétés sont les propositions ou les significations, la réponse est que ce sont des « caractères d'acte » — expression qui désigne usuellement, dans les *Recherches*, l'intention déterminée quant à sa

« qualité d'acte » et à sa « matière intentionnelle ». Plus précisément, il est tentant de considérer que Husserl tente ici de ramener la signification à la matière intentionnelle, c'est-à-dire à cette propriété *psychologique* de l'acte mental, décrite par la psychologie descriptive, qui prescrit ce qui est intentionné par opposition au mode sur lequel c'est intentionné<sup>17</sup>. C'est ce que suggère, d'ailleurs, la définition de la matière intentionnelle en termes de *Sinn*<sup>18</sup>. Bref, il ne s'agit pas seulement de dire que la proposition, objet de la logique, est ontologiquement réductible à une propriété qui s'instancie dans des actes mentaux, comme telle ontologiquement dépendante de ceux-ci. Encore faut-il ajouter que les propriétés en question sont des propriétés psychologiques, étudiées en psychologie, et qu'en ce sens les sources intuitives de la logique *résident dans l'expérience interne*. Le « retour aux choses mêmes » doit être un retour à l'expérience interne<sup>19</sup> — à cette même expérience qui pourvoit le psychologue en objets mentaux. En ce sens, la fondation phénoménologique de la logique préconisée par Husserl est une fondation psychologique de la logique.

Mais alors, objectera-t-on, en quoi la « fondation phénoménologique de la logique pure » de Husserl se distingue-t-elle du psychologisme logique ? À mon sens, l'argument central des *Recherches* est qu'il subsiste une différence fondamentale entre le logicien et le psychologue, mais que cette différence est avant tout *une différence épistémologique et non* (comme le soutiendrait un platoniste logique) *ontologique* — une différence de méthode ou de point de vue plutôt qu'une différence entre des types d'objet. C'est le sens de la sixième thèse :

(6) Le logicien procède par idéation.

À la différence du psychologue, le logicien considère les propositions « en soi », « *in specie* », c'est-à-dire indépendamment de leur réalisation psychique — du fait qu'elles sont pensées, jugées, etc.

La *Philosophie de l'arithmétique* nous a appris qu'un nombre entier  $n$  est une propriété commune à tous les ensembles concrets de  $n$  individus, mais que le mathématicien ne se soucie pas des multiplicités concrètes, qu'il en fait abstraction par la *formalisation*. Le logicien des *Recherches* procède de manière semblable, bolzanienne. Sans doute, absolument parlant, les objets logiques n'ont pas d'autre réalité que mentale. Mais cela n'empêche pas la logique d'énoncer des « lois idéales » irréductibles aux « lois réelles » de la psychologie. Le logicien ne parle pas, comme le psychologue, d'actes mentaux avec leurs propriétés, mais il

étudie ces propriétés *in specie*, c'est-à-dire indépendamment de leur réalisation mentale. C'est en ce sens que la conception husserlienne de la logique n'est pas psychologiste<sup>20</sup>.

Cette manière de voir a d'importantes conséquences sur le rôle qu'on fera jouer à la phénoménologie ou psychologie descriptive. D'une part, la logique est autonome par rapport à la psychologie : les lois logiques sont des lois idéales, non dérivables des lois réelles de la psychologie. Mais d'autre part, cette autonomie n'est plus platoniste. De même que les objets généraux sont des objets fondés, ontologiquement dépendants, de même on peut supposer que les idéations du logicien sont des « actes fondés », dépendants d'autres actes, en l'occurrence d'expériences individuelles. L'idéation est nécessairement idéation à partir de matériaux donnés dans des expériences individuelles : nous voyons le rouge de la théorie des couleurs dans des surfaces individuelles, le nombre 3 de l'arithmétique dans des groupes individuels, les propositions de la logique dans des jugements individuels. Le logicien ne peut opérer ses idéations à partir de rien, il lui faut des matériaux empiriques *sur* lesquels il pourra opérer ses idéations. Et comme ces matériaux sont les actes mentaux eux-mêmes, l'acte fondateur requis doit être l'expérience interne. Tel est, précisément, la fonction de la phénoménologie ou psychologie descriptive dans la première édition des *Recherches* : *fournir au logicien des matériaux descriptifs pour qu'il puisse y opérer ses idéations*.

Cette dernière idée, faut-il le dire, est étrangère au psychologisme logique. Husserl la formule à travers sa distinction entre explication et clarification. En prétendant expliquer (*erklären*) les lois logiques par des relations causales, le psychologue logique commet l'erreur de dériver les lois idéales de la logique des lois réelles de la psychologie. Pour Husserl, au contraire,

(7) le phénoménologue n'explique pas, mais clarifie les lois logiques.

Il « clarifie » (*klären, aufklären*) les concepts et lois logiques en mettant au jour leurs sources intuitives dans l'expérience interne. Par là, l'autonomie des lois logiques est intégralement préservée.

## Clarifier les concepts logiques

Tout bien considéré, l'idée de clarification psychologique constitue, dans la première édition des *Recherches*, l'unique différence avec le psychologisme logique et la grande originalité de

la « fondation phénoménologique » par contraste avec d'autres conceptions — car ni le psychologue ni l'objectiviste bolzanien ne clarifient en ce sens. Husserl se distingue de l'objectiviste bolzanien par le fait qu'il entend fonder la « logique objective » ; il se distingue du psychologue non pas parce que sa logique serait intégralement théorique (P1), non fondée psychologiquement (P2) ou platoniste (P3), mais parce que sa fondation psychologique de la logique consiste à clarifier et non à expliquer.

Que veut dire « clarifier » pour Husserl ? D'abord, la clarification est une affaire de concepts, tandis que l'explication est une affaire de jugement. Husserl clarifie les *concepts* logiques, là où le psychologue prétend dériver des *connaissances* logiques de connaissances psychologiques<sup>21</sup>. C'est pourquoi la fondation phénoménologique préserve intégralement l'autonomie des lois logiques.

Par exemple, le psychologue entend dériver, par explication causale, le principe logique de non-contradiction. Son inférence peut être schématisée comme suit (la lettre  $\Psi$  désigne un fait psychologique) :

1. Si  $\Psi$ , alors nécessairement il est faux que p et non-p
  2.  $\Psi$
- 
3. Nécessairement il est faux que p et non-p

La loi (1) est une « loi réelle », c'est-à-dire une loi causale contingente. La loi (3) — le principe de non-contradiction — est dépendante du fait (2) au sens où elle n'est pas vraie en soi : elle pourrait être fautive, en l'occurrence si le fait  $\Psi$  — qui est contingent — n'existe pas et donc si (2) est faux. Ce qui est vrai en soi, pour le psychologue, c'est bien plutôt la seule implication (1), laquelle n'exclut pas la possibilité que :

4. Ce n'est pas le cas que  $\Psi$  et il peut être vrai que p et non-p

qui implique la négation du principe de non-contradiction :

## 5. Il peut être vrai que p et non-p

En clair, le principe de non-contradiction peut être faux si la constitution psychologique est différente. S'il est nécessairement vrai, ce n'est pas en soi, absolument parlant, mais seulement dans telles ou telles conditions psychologiques données.

Qu'en est-il maintenant de la « fondation phénoménologique » au sens prescrit par Husserl ? Si l'on suit Husserl dans cette voie, on dira au contraire que le principe de non-contradiction est vrai en soi, mais que cette vérité en soi ne nous dispense pas de « clarifier » les *concepts* logiques qui apparaissent dans l'énonciation du principe de non-contradiction. Clarifier un concept, en ce sens, signifie ceci :

Si je clarifie un concept, par exemple le concept « âme », je me rends claire la signification de mot et je cherche la signification « propre » („*eigentliche*“ *Bedeutung*), c'est-à-dire que je cherche de nouveau une signification, mais la signification « remplissante », le noème qui appartient à l'intuition remplissante<sup>22</sup>.

Clarifier un concept veut dire produire des intuitions qui, en remplissant ce concept, le font sortir de la pensée simplement symbolique, ou encore indiquer les *significations propres* qui le constituent, en d'autres termes ses *objets*. De quoi parle en définitive le logicien bolzanien lorsqu'il évoque des propositions, des concepts, des inférences, etc. ? Ce dont il parle en réalité, répond Husserl, c'est de contenus d'actes mentaux individuels tels que des jugements, des pensées, des inférences, des interrogations, etc. Le logicien a le devoir de ne pas se satisfaire de la pensée symbolique et de produire les intuitions qui lui donnent ses objets dans l'expérience interne. C'est là, assurément, un *desideratum* empiriste, quoique opposé à l'empirisme logique strict — le *knowledge empiricism* — qui est rejeté dans les *Prolégomènes*. La logique que Husserl a en vue n'est certes pas une science empirique ; elle étudie les propositions « en soi », indépendamment de leur réalisation mentale. Néanmoins, cette logique bolzaniennne, non empiriste, requiert une fondation dans l'expérience interne.

## Conclusion

L'idée de Husserl dans les *Recherches* est qu'il existe des objectivités idéales, des *species*, qui, sans être ontologiquement séparables de leurs substrats individuels, n'en sont pas moins déterminables au moyen de lois idéales, aprioriques, indépendantes des factualités individuelles. C'est là toute l'ambiguïté du projet philosophique de Husserl. D'une part, le logicien doit considérer les significations « en soi », *in specie*, indépendamment de leur

réalisation psychologique. Les lois aprioriques de la logique ne peuvent pas être dérivées des lois inductives de la psychologie. Le psychologisme logique est donc faux. Mais d'autre part, les objets logiques sont ontologiquement inséparables d'actes mentaux. La seule et unique réalité des propositions réside dans certaines propriétés psychologiques d'actes mentaux d'un certain type, à savoir dans la matière intentionnelle d'actes logiques comme des jugements, des simples pensées, des interrogations, etc. De là une certaine ambiguïté logico-psychologique difficile à assumer. La question est de savoir comment maintenir conjointement la « fondation phénoménologique de la logique » et l'objectivisme sémantique de style bolzanien. Une bonne manière de surmonter le problème dans la première édition des *Recherches* est de dire que Husserl proclame aussi bien l'*indépendance épistémologique* des lois logiques que la *dépendance ontologique* des objets logiques<sup>23</sup>. De manière générale, cette distinction revient à faire la différence — comme l'avait déjà fait Lotze en opposant l'existence psychologique des propositions à leur validité en soi — entre l'*existence* des propositions et leur *vérité*, et ainsi à court-circuiter toute implication relativiste du projet phénoménologique des *Recherches* : la thèse que les propositions ont une existence essentiellement dépendante de celle de faits mentaux n'implique pas la thèse relativiste suivant laquelle leur vérité serait essentiellement dépendante de faits mentaux.

Compris en ce sens, le projet de Husserl se ramène à ceci : l'avancée propre des *Recherches* est la « fondation phénoménologique » de la logique ; cette « fondation phénoménologique » consiste à clarifier les concepts de la logique ; clarifier un concept signifie en indiquer les sources intuitives. En conséquence, l'avancée propre des *Recherches* est d'indiquer les sources intuitives des concepts logiques, c'est-à-dire à quels objets donnés dans l'expérience se réfère ultimement la théorie logique.

Le travail de clarification phénoménologique, ainsi compris, ressemble beaucoup à ce que d'autres philosophes, empiristes et « analytiques », ont appelé « analyse conceptuelle ». Russell, Carnap dans le sillage de Mach, Ayer ont défendu — sous une forme ou une autre — l'idée que l'investigation philosophique consistait à *définir en termes observationnels*, c'est-à-dire à analyser les concepts ou propositions des théories jusqu'à leurs composantes élémentaires, supposées en relation d'accointance directe avec le donné phénoménal<sup>24</sup>. Plus sûrement, la conception de la première édition des *Recherches* nous renvoie aussi à l'empirisme brentanien. Car le concept d'éclaircissement (*Klärung*) ou de clarification (*Aufklärung*) employé dans les *Recherches* est issu en droite ligne de Brentano, dont la psychologie descriptive dans son ensemble obéit au même réquisit. Le point de départ de

Brentano était la thèse suivant laquelle tous nos concepts dérivent de l'expérience. Certains concepts, simples, sont empiriques au sens où ils sont directement abstraits de l'expérience. D'autres le sont au sens où ils sont composés de concepts simples directement abstraits de l'expérience. Clarifier un concept simple veut dire « donner des exemples de présentations intuitives (*Anschauungsvorstellungen*) à partir desquelles il est abstrait ». Clarifier un concept composé signifie l'analyser et, ultimement, montrer de quels concepts simples il est composé<sup>25</sup>. Bref, la clarification d'un concept composé est synonyme d'analyse conceptuelle – et cette analyse conceptuelle a pour but ultime de révéler les sources intuitives des concepts analysés.

C'est très exactement en ces termes que Husserl définit la clarification au § 6 de la 2<sup>e</sup> *Recherche*. Si la clarification s'oppose à l'explication, écrit-il, c'est au sens où, alors que la seconde cherche des connexions causales entre des faits, la première consiste dans

l'analyse des « concepts » (*die Analyse der „Begriffe“*) qui appartiennent aux mots ; donc < dans > l'éclaircissement (*Klärung*) de leur signification par la confirmation évidente de leur intention dans le sens remplissant que nous n'actualisons qu'en ayant recours à l'illustration intuitive (*Verbildlichung*) appropriée<sup>26</sup>.

Si l'avancée propre des *Recherches* réside dans la « fondation phénoménologique » de la logique, et si cette fondation est centralement une affaire d'analyse conceptuelle, alors l'avancée propre des *Recherches* est centralement une affaire d'analyse conceptuelle.

## Notes

<sup>1</sup> B. LECLERCQ, « Ryle et la phénoménologie », *Recherches husserliennes*, 7 (1997), p. 3-15 (à partir de la lecture ryléenne de Husserl) ; A.L. THOMASSON, « Phenomenology and the development of analytic philosophy », *The Southern Journal of Philosophy*, 40 (2002), p. 115-142.

<sup>2</sup> Spécialement M. KUSCH, *Psychologism : A Case Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, Routledge, 1995 ; D.W. SMITH & R. MCINTYRE, *Husserl and Intentionality*, Reidel, 1984. Les analyses qui suivent sont fortement redevables à ces deux excellents ouvrages.

<sup>3</sup> *Logische Untersuchungen : Prolegomena zur reinen Logik*, § 11, Hua XVIII, p. 42 (A27) (trad. fr., p. 29). L'édition suivie ici est celle des *Husserliana* (= Hua) : *Logische Untersuchungen*, Hua XVIII : *Prolegomena zur reinen Logik*, éd. E. Holenstein, Nijhoff, 1975 ; Hua XIX/1 et XIX/2 : *Untersuchungen zur Phänomenologie und*

*Theorie der Erkenntnis*, éd. U. Panzer, Nijhoff, 1984. J'indique entre parenthèses la pagination originale (1<sup>re</sup> éd. : A ; 2<sup>e</sup> éd. : B) et, à titre indicatif, celle de la traduction française (*Recherches logiques*, trad. H. Élie. A.L. Kelkel et R. Schérer, Puf, 4 vol., 1994, 1996, 1993, 2000). Je me réfère aux *Husserliana* pour tous les autres textes de Husserl et traduis toutes les citations.

<sup>4</sup> *Logische Untersuchungen*, Introd. du vol. II, § 1, Hua XIX/1, p. 7 (A4) (trad. fr., p. 3).

<sup>5</sup> *Logische Untersuchungen*, Introd. du vol. II, § 6, Hua XIX/1, p. 24 (A18, passage supprimé de la 2<sup>e</sup> édition) (trad. fr., p. 263).

<sup>6</sup> E. HUSSERL, *Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)*, Hua XXII, p. 154.

<sup>7</sup> *Logische Untersuchungen*, I. Unters., § 34, Hua XIX/1, p. 108 (A103) (trad. fr., p. 119).

<sup>8</sup> *Logische Untersuchungen : Prolegomena zur reinen Logik*, § 14 et 16, Hua XVIII, p. 53 et 59-60 (A40 et A47) (trad. fr., p. 43 et 51).

<sup>9</sup> Cf. M. KUSCH, *Psychologism*, p. 39 *sqq.*

<sup>10</sup> *Logische Untersuchungen : Prolegomena zur reinen Logik*, § 13, Hua XVIII, p. 46 (A32) (trad. fr., p. 34-35).

<sup>11</sup> *Logische Untersuchungen : Prolegomena zur reinen Logik*, § 13, Hua XVIII, p. 47 (A33) (trad. fr., p. 35).

<sup>12</sup> *Logische Untersuchungen*, Introd. du vol. II, § 2, Hua XIX/1, p. 10 (A7) (trad. fr., p. 6).

<sup>13</sup> Cf. B. SMITH, « Logic and formal ontology », dans J.N. Mohanty et W. McKenna (éds.), *Husserl's Phenomenology : A Textbook*, University Press of America, 1989, p. 62, n. 10 : « L'interprétation platoniste habituelle de la théorie husserlienne des espèces céderait par là la place à une lecture aristotélicienne. Cette dernière est certainement davantage compatible avec la manière dont Husserl rend compte de notre appréhension des espèces dans des actes catégoriaux. » Pour des motifs qu'il est impossible de détailler ici, les objections de R. Rollinger contre cette lecture ne me semblent pas pertinentes (*Meinong and Husserl on Abstraction and Universals : From Hume Studies I to Logical Investigations II*, Rodopi, 1993, p. 107).

<sup>14</sup> Husserl définit la dépendance ontologique d'un objet A envers un objet B par l'implication « il est impossible que A existe et B n'existe pas » (cf. *Logische Untersuchungen*, III. Unters., § 21, Hua XIX/1, p. 281-282, A268, trad. fr., p. 61), qui est équivalente à l'implication « nécessairement si A existe, alors B existe ».

<sup>15</sup> *Logische Untersuchungen*, I. Unters., § 31, Hua XIX/1, p. 105-106 (A100-101) (trad. fr., p. 115-116) : « Cette véritable identité <de la signification> que nous affirmons ici n'est autre que l'identité de l'espèce (*Spezies*). (...) Les multiples singularités passant à la signification idéalement-une sont naturellement les actes correspondants du signifier, les *intentions de signification*. La signification est donc à chaque acte du signifier (la représentation logique aux actes de représentation, le jugement logique aux actes de jugement, le raisonnement logique aux actes de raisonnement) ce que la rougeur *in specie* est aux bandes de papier devant moi qui "ont" toutes cette même rougeur. » *Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)*, Hua XXII, p. 157 : « La proposition est donc à chacun des actes de jugement auxquels elle appartient en tant que sa visée (*Meinung*) identique ce que par exemple l'espèce (*Spezies*) de la rougeur est aux cas individuels du "même" rouge. » Cf. également *Logische Untersuchungen*, IV. Unters., § 7, Hua XIX/1, p. 320 (A302) (trad. fr., p. 105) : « À la signification correspond, dans l'acte concret du signifier, un certain moment qui constitue le caractère essentiel de cet acte, c'est-à-dire qui le caractérise comme signifiant. » Cf. D.W. SMITH & R. MCINTYRE, *Husserl and Intentionality*, p. 116-119.

<sup>16</sup> *Logische Untersuchungen*, V. Unters., Hua XIX/1, p. 352 (A322) (trad. fr., p. 141).

<sup>17</sup> Cf. J.N. MOHANTY, *The Philosophy of Edmund Husserl : A Historical Development*, Yale University Press, 2008, p. 175. B. SMITH & D.W. SMITH, « Introduction », dans B. Smith & D.W. Smith (éds.), *The Cambridge Companion to Husserl*, Cambridge University Press, 1995, p. 19.

<sup>18</sup> *Logische Untersuchungen*, VI. Unters., § 26, Hua XIX/2, p. 622 (A563) (trad. fr., p. 116).

<sup>19</sup> Cf. J. BENOIST, « Phénoménologie et ontologie dans les *Recherches logiques* », dans J. Benoist & J.-F. Courtine (éds.), *La Représentation vide*, Puf, 2003, p. 114-115.

<sup>20</sup> Cette idée doit certainement être remise dans le contexte de la première *Gestalttheorie* et des recherches sur les objets d'ordre supérieur dans l'école Brentanienne. Les objets d'ordre supérieur comme les figures sensibles sont précisément des objets qui obéissent à des lois qui sont indépendantes des lois portant sur leurs *inferiora* — et pourtant aussi des objets « fondés » dans ces *inferiora*.

<sup>21</sup> En termes contemporains, nous dirions que Husserl défend pour la logique un *concept empiricism*, mais non un *knowledge empiricism* comme les psychologues logiques. Cf. M. AYERS, *Locke : Epistemology and Ontology*, Routledge, 1991.

<sup>22</sup> *Ideen* III, § 20, Hua V, p. 105, note (trad. fr. D. Tiffeneau, Puf, 1993, p. 125).

<sup>23</sup> C'est là le sens même du passage cité plus haut suivant lequel la fondation phénoménologique de la logique ne remet pas en cause « l'indépendance mutuelle des deux sciences, de la logique et de la psychologie » (*Logische Untersuchungen*, Introd. du vol. II, § 6, Hua XIX/1, p. 24, A18 ; trad. fr., p. 263). Cf., en un sens proche, les remarques très justes de D. ZAHAVI, *Husserl's phenomenology*, Stanford University Press, 2003, p. 148 (se référant à *Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)*, Hua XXII, p. 156), qui parle, au sujet des *Recherches*, d'un platonisme *logique* et non *ontologique*. Une autre interprétation possible, aujourd'hui couramment défendue, consiste à dire que Husserl ne partage pas le platonisme logique de Bolzano du fait qu'il lirait l'en-soi bolzaniens à travers le prisme de la *Geltung* lotzénienne (C. ORTIZ HILL, « Abstraction and idealization in Edmund Husserl and Georg Cantor prior to 1895 », dans C. Ortiz Hill & G.E. Rosado Haddock (éds.), *Husserl or Frege ? Meaning, Objectivity, and Mathematics*, Open Court, 2000, p. 129-131 ; H. PEUCKER, *Von der Psychologie zur Phänomenologie : Husserls Weg in die Phänomenologie der Logische Untersuchungen*, Meiner, 2002, p. 141-147 ; K. HAUSER, « Lotze and Husserl », *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 85/2 (2003), p. 162 *sqq.* ; R. ROLLINGER, « Hermann Lotze on abstraction and Platonic Ideas », dans F. Coniglione, R. Poli, R. Rollinger (éds.), *Idealization XI : Historical Studies on Abstraction and Idealization*, Rodopi, 2004). Bien que le tour lotzéen de l'objectivisme sémantique de Husserl ne soit guère contestable, on peut cependant douter qu'il explique quelque chose sur le fond. D'autant que Husserl, s'il recourt fréquemment au vocabulaire lotzéen de la validité dans les *Recherches*, rejette néanmoins la dichotomie lotzénienne entre *Sein* et *Gelten* (K. HAUSER, art. cit., p. 164-165 ; cf. aussi E. HUSSERL, *Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)*, Hua 22, p. 326 : *Es gibt nicht verschiedene Modi von Existenz und Gültigkeit*).

<sup>24</sup> Ainsi S. SOAMES, *Philosophical Analysis in the Twentieth Century*, vol. 1 : *The Dawn of Analysis*, Princeton University Press, 2003, p. 124-125, résume le principe de l'analyse russellienne comme suit : « Toute proposition que nous pouvons comprendre doit être entièrement composée de constituants avec lesquels nous sommes en accointance. »

<sup>25</sup> F. BRENTANO, *Grundlegung und Aufbau der Ethik*, Meiner, 1952, p. 281 : « Certains de nos concepts sont simples, d'autres sont composés. Les concepts simples, et donc tous les éléments des concepts composés, sont obtenus par abstraction à partir d'intuitions, qu'il s'agisse d'intuitions dites externes ou sensibles ou de la perception interne. Aucun de nos concepts n'est inné. Si on a besoin de clarifier (*Klärung*) et de rendre distinct, on y parvient, dans le cas d'un concept composé, en montrant ses éléments, et dans le cas d'un concept simple, en donnant des exemples de présentations intuitives à partir desquelles il est abstrait. »

<sup>26</sup> *Logische Untersuchungen*, II. Unters., § 6, Hua XIX/1, p. 124 (A120) (trad. fr., p. 140). « Analyse der „Begriffe“ » est remplacé dans la 2<sup>e</sup> édition par « Ursprung der Begriffe ».